

## 16. La régénération du « moi »

L'Innomé se retrouve lui-même dans l'expérience de la rencontre avec un 'moi' grand et responsable, celui du Cardinal Federigo, avec un moi dont la beauté n'est plus jeune et immature, qui se fait admirer, mais la beauté de l'âge, de la sagesse, qui regarde ; la beauté d'un regard qui révèle à l'autre sa propre beauté dissimulée, profonde ; la beauté qui nous attire par ce qu'elle réveille en nous, qui ne nous remplit pas de concupiscence ou d'envie, mais de désir d'une beauté qui nous est aussi possible, de désir d'une charité dont notre liberté aussi est capable.

« L'Innomé (...) se couvrit de nouveau les yeux d'une main, et, relevant son visage, il s'écria : 'Dieu vraiment grand ! Dieu vraiment bon ! [*Son cœur se dilate et il magnifie Dieu, comme la Vierge Marie dans son Magnificat !*] Je me connais maintenant, je vois ce que je suis ; mes iniquités sont devant mes yeux ; j'ai horreur de moi-même ; et cependant... ! cependant j'éprouve un soulagement, une joie, oui, une joie, comme je n'en ai jamais éprouvé dans toute mon affreuse vie ! » (*Les Fiancés*, Ch. 23)

Dans ce « cependant », le génie chrétien de Manzoni exprime toute la nouveauté du christianisme, la nouveauté que nous expérimentons dans la miséricorde du Christ, que l'Esprit de Jésus nous fait sentir : pouvoir regarder tout le dégoût de notre vie sans en être écrasés, parce que le dégoût met encore plus en évidence l'estime dans le regard du Christ, le fait que Lui n'est pas dégoûté de nous, qu'à ses yeux nous sommes toujours précieux.

Sans le savoir, l'Innomé refait l'expérience de soi que David a exprimée dans le psaume 50, le *miserere*, que Manzoni met presque littéralement sur ses lèvres :

« Oui, je connais mon péché, ma faute est toujours devant moi. (...) Rends-moi la joie d'être sauvé ; que l'esprit généreux me soutienne. Aux pécheurs, j'enseignerai tes chemins ; vers toi, reviendront les égarés. » (Ps 50,1...15)

L'Innomé renaît justement dans ce désir de faire le bien, ce désir de réparer, d'aimer, de donner sa vie pour l'œuvre de Dieu pour qu'il transfigure tous ses méfaits.

Pour vivre dans cette liberté, il est nécessaire de correspondre à un appel mystérieux qui, d'une manière ou d'une autre, nous fait sortir de notre forteresse et nous ouvre à une rencontre qui nous fait renaître. Je reviens sur la pensée du Pape François dans *Evangelii gaudium* que j'ai déjà citée : « Donner la priorité au temps c'est s'occuper d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces » (EG 223).

Quand on vit comme l'Innomé ou comme l'architecte de Graham Green, pour conquérir des espaces de pouvoir de toute sorte au lieu d'initier des processus dans le temps – surtout le processus de la conversion, de l'ouverture de notre vie et de notre cœur à la Rédemption qui transforme en nous le vieil homme en un homme nouveau dans le Christ – tôt ou tard nous nous arrêtons inévitablement pour défendre les espaces acquis. Alors tout l'effort se concentre sur la construction d'enceintes et de murs, tout l'engagement se réduit à la défense de notre pouvoir par des bastions de toute sorte, comme les bastions idéologiques du Père Ferreira, ou ceux de la mesquinerie de Don Abbondio. Et avec le temps, peut-être même tout de suite, l'espace conquis, qu'il soit grand ou petit, n'est plus que la clôture fermée de notre peur. Une clôture qui tend à

enfermer tout l'espace pour devenir finalement le bunker de notre peur de perdre l'espace de notre pouvoir. Alors, même si nous sommes devenus les patrons du monde entier, notre « règne » nous possède, nous domine, fait de nous des esclaves en nous enfermant en lui, en enfermant le cœur fait pour l'infini dans les bastions de la peur de le perdre.

Jésus exprime tout cela avec une phrase qu'il a dite après la correction de Pierre, une phrase qu'il ne faut jamais oublier : « Quel avantage, en effet, un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? Et que pourra-t-il donner en échange de sa vie ? » (Mt 16,26)

Mais, paradoxalement, c'est en *se perdant*, en se sacrifiant pour un Autre, que l'homme sauve son propre moi, qu'il évite de se détruire lui-même : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera. » (Mt 16,24-25)

Suivre le Christ veut dire entendre son invitation à nous trouver nous-mêmes au-delà de nous-mêmes, en-dehors des espaces de pouvoir avec qui nous risquons toujours de confondre notre identité et la plénitude de la vie, au-delà des bastions que la peur nous fait construire autour de nous, comme l'Innomé qui s'est protégé par une forteresse, par des gardes et les armes qu'il portait sur lui.

Jésus, en nous demandant de retrouver nous-mêmes au-delà de nous-mêmes, nous invite à nous engager dans un processus dans le temps, pour reprendre la formule du Pape François. Le processus dans le temps est une réalité qui a un début, mais qui tend idéalement vers l'infini, vers l'éternel. Cela veut dire qu'il nous fait sortir des bastions, du bunker, pour commencer un chemin dans un espace infini, sans limites.

Le chemin que l'Innomé a pris en rencontrant le Cardinal Borromée – mais, au fond, déjà avant, en quittant sa forteresse sans escorte de « *bravi* », qui étaient les « gorilles » ou les « *bodyguards* » de l'époque, pour descendre dans la vallée sans être sûr de l'attrait qu'il était en train de suivre – ce chemin était un chemin sans fin. Il avait commencé là pour ne jamais finir, parce que c'était un processus de toute une vie, entraîné par l'amour du don sans limites de la vie même.

Nous pouvons comparer cette scène avec l'épisode de Zachée. Cet homme s'est d'abord caché dans les feuilles d'un sycomore, il ne veut pas qu'on le voie, il a honte. Mais Jésus le voit et l'appelle. Et cet appel sort Zachée du bunker de ses richesses, de sa vie de domination, de rapine « légale ». Et son identité renaît : « Zachée, debout, s'adressa au Seigneur : 'Voici, Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus.' Alors Jésus dit à son sujet : 'Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu' » (Lc 19,8-10).

« Voici, Seigneur, je fais don ! »

Celui qui redécouvre son moi comme opportunité de donner, commence un processus de vie qui ne finira jamais. Bien sûr, il perd les protections de son espace de pouvoir, mais il retrouve la liberté et la possession de soi, de sa propre vie et, au fond, de toute la réalité. Donner, aimer est une possession sans limites de la réalité.